

N° : 91005

FRANÇAIS

Toutes séries



Etude d'œuvre : Candide de Voltaire

Plan de la fiche

1. De la critique de l'optimisme à l'affirmation d'une morale pragmatique et désenchantée
2. Les cibles de Candide : une violente critique du XVIII^e siècle
3. La parodie des genres littéraires à la mode
4. Un style à l'efficacité implacable

De la critique de l'optimisme à l'affirmation d'une morale pragmatique et désenchantée

L'évolution du chapitre I au chapitre XXX souligne différents changements qui révèlent les intentions de Voltaire. A partir d'une étude thématique de ces évolutions entre le premier et le dernier chapitre, mesurons les enjeux du conte.

L'évolution des personnages

Candide

Au chapitre I, il apparaît avec un « *jugement assez droit* ». Mais il est obnubilé par son maître, Cunégonde et par la puissance des châtelains. Bâtard, il est certainement le neveu du baron. Des chapitres II à XXIX, il s'étonne, s'interroge, s'inquiète et s'émancipe. Au chapitre XXX, revenu de ses illusions, il s'en tient à l'idée simple qu'« *il faut cultiver notre jardin* ».

Cunégonde

Au chapitre I, Cunégonde a 17 ans et elle est « *fraîche, grasse, appétissante* ». Des chapitres II à XXIX, elle est tour à tour violée, éventrée, maîtresse obligée de deux puissants et vendue comme esclave. Candide ne l'aime plus. Au chapitre XXX, Cunégonde est vieille, « *laide, acariâtre, insupportable* ».

Le baron, la baronne et leur fils

Au chapitre I, ils passent pour des nobles extrêmement puissants, alors qu'ils ont un château qui a « *une porte et des fenêtres* », ainsi qu'« *une tapisserie* ». Des chapitres II à XXIX, les parents meurent et le frère reste prisonnier de ses préjugés nobiliaires. Jésuite, il est à la fois ingrat, belliqueux et vaniteux. Au chapitre XXX, les aristocrates sont morts, excepté le jeune baron, toujours bouffi d'orgueil. Candide préfère le revendre aux galères.

Pangloss

Au chapitre I, sa façon de voir se résume à son idée fixe qui est l'écho caricatural de la philosophie leibnizienne : « *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles* ». Il est un providentialiste forcené, verbeux et flatteur. Il entretient une relation avec la femme de chambre. Des chapitres II à XXIX, il échappe plusieurs fois à la mort, attrape la petite vérole et fait un séjour aux galères. Au chapitre XXX, Pangloss prêche encore l'optimisme, mais « *il n'en croyait rien* ». Il ne tire aucun enseignement des épreuves endurées et reste attaché à des illusions.

L'évolution à travers les différents mondes rencontrés

Au chapitre I, le château représente un univers hiérarchisé, fondé sur des illusions et des faux-semblants, sans changement social possible. Monde clos sur lui-même, ignorant le réel, le temps semble s'y dérouler toujours à l'identique. Le récit est à l'imparfait, valeur durative et répétitive.

Des chapitres II à XXIX, Candide passe du château, monde fermé et stérile, au jardin, lieu d'échanges féconds. Il apprend à connaître le monde réel, où s'offre le spectacle du mal absolu, sous toutes ses formes. Candide découvre ce mal, l'éprouve à tous les niveaux et abandonne la vision optimiste du monde héritée de son maître.

Au chapitre XXX, la métairie est un monde bourgeois qui fructifie. Elle est le lieu de l'action, du travail et de la vie en communauté. Si le monde est clos, on sait toutefois ce qui se passe à l'extérieur. Le récit est au passé simple, par opposition à l'imparfait du premier chapitre. C'est le temps de l'action et de la réalisation. Les personnages ne vivent plus dans un monde immobile.

N° : 91005

FRANÇAIS

Toutes séries

L'évolution du rapport aux puissants

Au chapitre I, les gens du château dépendent des puissants. Ce monde est féodal et bâti sur des *a priori*. Des chapitres II à XXIX, Candide passe de la soumission admirative à la découverte des excès des puissants. Il est en proie à des doutes et également conduit plusieurs fois à l'assassinat. Au chapitre XXX, la métairie est un petit monde bourgeois, fait d'altruisme et de vie en société.

De l'illusion au réel, un roman d'apprentissage

Au chapitre I, le monde de Thunder-ten-Tronckh est bâti autour de trois illusions : l'illusion de la noblesse, de l'amour et de la vérité. Des chapitres II à XXIX, Candide découvre la vraie nature de la société et des sentiments. Au chapitre XXX, la métairie est une société faite de partage, tournée vers le réel et l'action.

Toutes les évolutions que nous venons d'étudier tracent un itinéraire éducatif pour le jeune naïf, cheminement auquel le lecteur est joint. Dans ce conte, Voltaire en appelle à abandonner le système aristocratique millénaire qui est, selon lui, source d'injustices. L'impact des préjugés nobiliaires est tel qu'il freine le progrès. La philosophie de Pangloss, optimiste et providentialiste, cautionne l'ordre social et ignore le réel.

Confronté aux horreurs du monde, Candide, tel Adam chassé du paradis, cherche à retrouver le bonheur perdu, lors de son expulsion du château. Tant qu'il reste fidèle à ses modèles anciens issus de l'idéologie aristocratique, il demeure attaché à ses illusions. Une fois ces illusions abandonnées, Candide est prêt à voir le monde tel qu'il est et à définir une maxime simple, résonnant comme la morale du conte. « *Cultiver son jardin* » semble apparaître comme un moindre mal, une voie possible vers un bonheur relatif. Suivre ce précepte revient à s'assurer une règle de vie simple, accessible et efficace. Il ne s'agit donc plus de philosopher vainement sur des principes inaccessibles à la raison, mais il faut se libérer du langage creux et aliénant, pour améliorer le monde. Refus catégorique de l'optimisme, à l'image du derviche qui ferme la porte au nez de Pangloss (XXX), le conte refuse également de céder au pessimisme tout aussi paralysant d'un personnage comme Martin.

Les cibles de Candide : une violente critique du XVIII^e siècle

Le progrès n'est possible que si le lecteur prend conscience de son époque. Voltaire va ainsi caricaturer et attaquer avec une ironie acerbe les traits et les institutions de son siècle qui, selon lui, s'opposent au progrès. Fidèle à la formule de Molière dans la préface de *Tartuffe*, « *On veut bien être méchant, on ne veut point être ridicule* », Voltaire cherche à faire perdre tout crédit à ses ennemis. Etudions les quatre cibles essentielles du conteur.

L'Eglise

Institution la plus attaquée du conte, l'Eglise subit au moins trois types de critiques. Tout d'abord, elle n'est pas opposée à la logique guerrière des Etats belligérants, puisqu'au moment du massacre des armées bulgare et abare (III), les rois font chanter des *Te Deum* dans leurs camps.

De plus, s'appuyant sur la crédulité des gens simples, l'Eglise se sert de puissantes organisations comme l'Inquisition (VI) pour garder un pouvoir entretenu par la superstition. Intolérante, elle tâche d'éliminer les tenants d'autres religions ou de pensées jugées hérétiques. A ce titre, elle n'hésite pas à faire appel à la délation, au meurtre, à la torture et au mensonge. Manipulant les foules ignorantes, elle se dissimule derrière l'image de la vertu renvoyée au peuple, mais ses membres n'hésitent pas à se laisser aller à leurs désirs : le grand Inquisiteur partage en secret Cunégonde avec un banquier juif. Quant à la vieille, elle est la fille du pape fictif Urbain X. Cette précision traduit la désobéissance de ce pape par rapport au vœu d'abstinence que tout religieux consacré prononce. Qu'un pape transgresse ce vœu de la plus naturelle des manières paraît d'autant plus scandaleux.

Enfin, l'ordre jésuite est toujours proche des puissants, qu'ils soient aristocrates ou commerçants, comme en témoigne la présence du jeune baron chez les jésuites du Paraguay ou la secrète entente entre les esclavagistes et les « *fétiches* » hollandais qui ont converti le nègre de Surinam (XIX). D'ailleurs, en dépit de sa faible instruction, cet esclave n'a pas de peine à pointer du doigt la contradiction entre le discours affirmant que chaque homme descend d'Eve et d'Adam et la pratique de l'esclavage, signe du mépris de la personne humaine.

L'aristocratie

C'est principalement dans le premier chapitre et par l'image du jeune baron que Voltaire brosse le portrait d'une noblesse décadente, orgueilleuse et à mille lieues du réel. Le château du baron ressemble à une propriété banale et le mode de vie est loin de l'opulence. Le discours de Pangloss précise que les châtelains mangent du porc toute l'année, viande la moins chère. Cela n'empêche pas de voir la famille du baron enfermée dans son illusion de puissance, prête à tout pour sauver les apparences. Si Candide n'est pas reconnu comme neveu du baron, c'est parce que son père n'était pas assez noble, bien qu'honnête gentilhomme du voisinage. Ainsi,

la noblesse préfère refuser un homme vertueux et considérer son fils comme un bâtard s'il n'a pas les titres requis. Il en résulte des personnalités involutives, comme le fils du baron qui s'oppose jusqu'au bout à l'union de Candide et de Cunégonde.

L'intolérance et le fanatisme

La devise de Voltaire vieillissant est : « *Ecrasons l'Infâme* ». Il range sous ce terme l'intolérance et le fanatisme. De nombreuses manifestations de ces deux vices apparaissent dans *Candide*. L'autodafé de Lisbonne (VI) illustre les terribles dérives du fanatisme. Mais l'Eglise n'est pas la seule responsable : en Hollande, Candide croise un dangereux prédicateur protestant (III).

L'esclavage et la guerre

Ces deux fléaux essentiels portent une atteinte majeure au respect et à la dignité de la personne humaine. La guerre est principalement montrée dans l'horreur extrême, au célèbre chapitre III. Un terrible écho au chapitre XXIII achève d'en peindre la cruauté. En effet, alors que Candide et Martin naviguent vers l'Angleterre, ils voient un amiral condamné à mort pour « *n'avoir pas fait tuer assez de monde* ». Terrible leçon d'une logique violente, la guerre entraîne l'homme dans un mécanisme infernal. Reste d'un monde barbare entretenu par les rois, sa prétendue noblesse est comme l'harmonie du champ de bataille « *telle qu'il n'y en eut jamais en enfer* » (III).

Au chapitre XIX, l'esclavage est condamné par la figure du malheureux nègre de Surinam, atrocement mutilé par la stricte application du « *code noir* ». Etendu à terre, pauvrement vêtu et privé de sa langue maternelle, le noir décrit sa condition avec une résignation inhumaine. L'effet produit est d'autant plus fort que Candide et Cacambo rencontrent ce personnage à leur sortie de l'Eldorado, utopie de tolérance et de liberté.

La parodie des genres littéraires à la mode

La parodie est omniprésente dans le conte. Voltaire se sert de genres à la mode pour exprimer le plus efficacement ses idées. Deux catégories littéraires sont particulièrement parodiées : le conte et le roman sentimental.

Le conte

Les caractéristiques du conte sont observées tout en étant poussées à l'extrême. Le monde initial du château rappelle l'univers des contes de fées. L'élément perturbateur que constitue le baiser échangé avec Cunégonde pousse le héros à chercher un rétablissement de sa situation initiale. S'adjoint alors le genre du roman d'éducation, puisque Candide évolue grâce à la multitude d'épreuves qu'il traverse. Il comprend mieux le monde et acquiert une autonomie. Ainsi, la métairie semble correspondre à l'idéal auquel parvient le héros après de multiples tribulations. Ayant tout perdu, il finit plus heureux encore qu'au début : en plus d'avoir retrouvé celle qu'il a aimée, il acquiert une quiétude et une forme de bonheur.

Mais à la différence du conte traditionnel, les péripéties sont volontairement invraisemblables et exagérées. L'amour de Cunégonde se transforme en pitié et le bonheur se réduit à manger « *des cédrats confits et des pistaches* ». Cette fin n'a rien de commun avec l'épilogue des contes, qui offre au héros de nombreux enfants, la richesse, la royauté ou d'autres caractères propres à faire rêver. Candide est rendu au monde avec une réalité froide à appréhender. Lui qui n'a pas été capable de se satisfaire de l'Eldorado (XVIII) parvient à une vie certes sage, mais finalement modeste. Le merveilleux du conte s'abîme alors dans une série de déceptions poussant le lecteur à remettre en question ses propres illusions.

Le roman sentimental

Le roman sentimental est également tourné en dérision. Cunégonde est l'objet du désir qui pousse Candide à tuer, à fuir et à quitter l'Eldorado. Toujours tourné vers cet amour inaccessible, il ne voit qu'elle, en partie sans doute car la fille du baron est la seule femme de son âge en sa présence. Toujours mû par le désir de la retrouver, il est déçu à la fin de sa quête, car il la découvre vieillie et acariâtre. L'a-t-elle toujours été ou bien cette évolution est-elle le fruit des horreurs subies ? Peu importe, Candide comprend l'illusion de l'amour adolescent et perçoit alors la vanité de sa quête. Par cette morale à l'encontre des romans sentimentaux, Voltaire s'amuse à détruire les rêves qui éloignent du réel.

Un style à l'efficacité implacable

Le style de *Candide* a assuré à Voltaire une place dans les mémoires de tous les élèves du secondaire. Près de 250 ans après sa parution, et en dépit des profondes transformations du monde, ce conte continue de marquer les esprits bien au-delà de ce qu'il paraît être : le témoignage d'une époque finissante. C'est que l'antiphrase, la satire, la parodie, la froideur et l'emploi systématique du décalage sont aujourd'hui encore d'une efficacité remarquable.

L'antiphrase

L'antiphrase consiste à suggérer une pensée en formulant l'idée contraire. Par là, elle sert l'ironie omniprésente dans le conte. Son emploi permet à Voltaire de suggérer la distance entre une illusion et le réel ou de sous-entendre une logique effrayante. Dès le premier chapitre, le lecteur comprend par antiphrase la très relative richesse du baron, la relation de Pangloss avec la petite servante ou encore la véritable origine de Candide. Les différentes cibles étudiées précédemment ne sont pas jugées de manière explicite, mais leurs méfaits sont montrés et les conclusions s'imposent d'elles-mêmes. Procédé plus efficace qu'une condamnation ouverte et argumentée, l'antiphrase se prête merveilleusement à l'esprit d'un conte où le héros, par sa candeur, découvre avec des yeux étrangers le monde et ses horreurs.

La satire

La satire atteint une efficacité remarquable dans les portraits qui sont faits de l'aristocratie et de certaines conduites intolérantes, cruelles. Ainsi, au chapitre XXII, les malversations et la corruption d'un officier de police brossent un portrait effrayant de la justice française.

La parodie

La parodie a déjà été évoquée. Elle est rendue sensible par les exagérations, les hyperboles et les incohérences. Nul genre littéraire n'y échappe, pas même l'utopie. L'Eldorado (XVII et XVIII) apparaît vraiment comme une société aux dimensions démesurées, où le merveilleux y est peut-être factice (les moutons y volent et les fontaines déversent de l'eau rose).

Le décalage

Le décalage est omniprésent, renforcé par la naïveté du héros et la sottise de son maître. Ainsi, Candide ne comprend que tardivement les intentions des soldats bulgares (II), du familier de l'Inquisition (V) ou du marchand hollandais (XX) qui le dépossède des moutons qui lui restent. Le lecteur perçoit avant lui les malheurs qui l'attendent. Il est à la fois amusé et horrifié du spectacle qui lui est offert.

La vision tragique d'un monde d'intérêt et de mensonge est rendue sur le mode d'un humour extraordinairement varié. La langue évoque de manière frivole la misère du monde, laquelle ne peut être supportable que grâce à la légèreté. Voltaire réclamait « tous les genres sauf le genre ennuyeux ». *Candide* ne l'est jamais, car il évoque sans pesanteur la faiblesse d'une époque finissante.